

théâtre du carnage, l'élève d'Eral tour à tour avait espéré ou frémi. Une fois, à la porte du donjon, des émissaires d'Amalric étaient venus prêter l'oreille aux gémissemens des victimes, et s'assurer de leur trépas.... Le soleil touche à l'horizon, les assaillans perdent courage, et le fort paraît imprenable.

Les souffrances physiques d'Alamède étaient alors portées à leur comble; sa force morale seule le soutenait encore, et, le débarrassant en quelque sorte de sa dépouille expirante, le rendait comme inattentif aux frissons du corps défaillant.

Vers le soir sa voix s'affaiblit; ses paroles s'entrecoupent; son accent lugubre et confus n'est presque plus un son humain; et son œil, fixe, terrifié, a comme le regard du spectre.

Cependant il s'écrie soudain avec un reste d'énergie: « — Zénaire, nos preux triomphent!.... A l'extrémité du fort ils ont planté de nouvelles échelles; ils montent... ils atteignent les créneaux.... ils sont maî-

» tres d'une tourelle.... Quelle épouvante!  
» quel massacre!.... »

La princesse ne répond point. Assise sur la paille au fond de la prison, la tête cachée entre ses genoux, elle est repliée sur elle-même; et, frémissant sans remuer, elle n'a plus qu'un instinct de souffrances et de terreur, qui place son être tout entier entre l'immobilité et la convulsion. Sa respiration, pour ainsi dire inanimée, n'est ni la mort ni l'existence.

« — Oui, » poursuit le prince d'un ton lent et sépulcral; « oui, je le crois, ils sont vainqueurs.... Mais un voile couvre mes yeux; tout est indistinct... tout se brouille. Chaque objet se perd à ma vue. Que dis-je! mon cerveau sans doute est maintenant frappé de vertiges... Je vois des fantômes, du sang, des glaives, un écroulement et des flammes. »

Il se tourne vers Zénaire. Hélas! elle est immobile comme l'urne des mausolées: elle n'entend plus la voix dont naguère le son chéri allait si rapidement à son cœur: elle est évanouie.... ou morte. Le prince pousse

un cri horrible, semblable à celui de la victime que vient de poignarder l'assassin, et se précipite vers elle...

« — Zénaire! ma Zénaire!... »

Elle soulève sa tête mourante, et tressaille comme n'ayant plus conservé le souvenir de sa présence. Ses joues sont pourpres et ses lèvres blanches; elle presse entre ses dents quelques anneaux de ses longs cheveux. Le délire s'est emparé d'elle; ses fibres sont brûlantes; son œil, vif mais sans expression, est à-la-fois ardent et terne. Elle regarde son ami comme essayant de le reconnaître; et le rire le plus affreux succède à ce lugubre examen.

D'un air calme et d'un ton glacial : « — Il est tard, dit-elle, j'ai faim. »

Puis, cherchant à montrer du doigt un des coins obscurs du donjon : « — Oui, j'ai faim, donne-moi ces fruits. »

C'en est trop!... le prince succombe à ce complément des supplices. Chancelant, il tombe auprès d'elle; et, l'entourant encore de ses bras : « — O ma bien-aimée!... s'é-

» crie-t-il, attends!..... ne meurs pas avant moi! »

Zénaire, bien que privée de la raison, paraît sensible à ses caresses. « — Ami compatissant! poursuit-elle, tu me consoles... mais j'ai froid. Un peu de feu, je t'en supplie. »

Puis, d'un accent bref et haché : « — Barbare! donne-moi ces fruits. De grâce! approche-moi de ce feu! Pour t'attendrir, faut-il pleurer?... Je ne puis, je n'ai pas de larmes.

» — Dieu de justice et de bonté! que t'avons-nous fait!.... dit le prince. Peux-tu laisser souffrir ainsi tes malheureuses créatures!... n'est-ce point assez de tortures!... par pitié! par pitié! la mort! »

En ce moment, des cris lointains perçaient les airs, et c'étaient ceux de la victoire... Mais les captifs n'entendent point ces annonces de délivrance. Des pas approchent du donjon. Un guichet pratiqué dans la fatale porte s'ouvre à la hâte; et Alamède, ô secours inespéré! voit passer à travers l'é-

troite ouverture un panier renfermant des alimens et un vase contenant du vin.

Il s'empare de la corbeille; et la princesse dévore avec avidité la nourriture qui lui est offerte. Le prince, que la soif consume, a saisi le breuvage et boit. Déjà ses forces revenaient, lorsqu'un papier jeté dans la corbeille, et qu'en sa précipitation, il n'avait point remarqué avant de désaltérer ses lèvres desséchées, un papier écrit lui offre ces mots :  
« — Le fort est au moment de se rendre, vous »  
» allez être délivrés...; mais gardez-vous de »  
» boire ce vin : les traîtres l'ont empoisonné. »

L'écriture était d'Izorin. Le prince se croyait sauvé, et la mort coule dans ses veines.

La reine est revenue à elle; le calme rentre en ses organes; elle recouvre sa raison; et, tendant une coupe à son ami, elle veut à son tour étancher sa soif; mais Alamède ne répond à sa demande que par un geste d'horreur : il jette le vase contre les murs, et l'a brisé en mille pièces.

A cette violence inattendue, qui semble un acte de démence, Zénaïre regarde le

prince; les derniers rayons du jour éclairaient encore ses traits : elle recule épouvantée... Tout ce que la terreur a de plus sinistre, tout ce que la pensée a de plus délirant, tout ce que la souffrance a de plus aigu, tout ce que le désespoir a de plus déchirant, étaient empreints sur son visage.

« — Alamède! pourquoi cette subite horreur!... O ciel! qu'as-tu? qu'éprouves-tu? »

» — Rien! » répond le prince égaré. « Je »  
» suis bien, très-bien...; je suis mieux. »

Et sa main, avec un mouvement convulsif, essuyait les gouttes glacées qui coulaient de son front livide..... Puis, péniblement, il ajoute : « — Zénaïre, le fort est pris.

» — D'où le sais-tu? Qui te l'a dit?

» — N'importe! Remercions le Seigneur.  
» Tu vas être libre et sauvée.

» — *Je vais être libre et sauvée!* » répète la princesse éperdue. « Que dis-tu! qui!  
» moi seule?... et toi?... »

En prononçant ces paroles, elle aperçoit, au milieu des débris du vase cassé, le fatal papier d'Izorin. Elle s'élance, le ramasse... et en a lu le contenu.

« — Cher Alamède ! » s'écrie-t-elle en des transes inexprimables, « as-tu touché à ce » breuvage ?...

» — Non, » répond-il, « rassure-toi. Déjà » nos chevaliers vainqueurs...

» — Et, sans toi, sans ton existence, que » m'importent nos chevaliers, le fort, la li- » berté, l'univers !..... As-tu touché à ce » breuvage ?...

» — Ne t'alarme point, je suis bien. Je » puis me lever ; et bientôt... »

La perfide boisson agit ; sa voix meurt, et son sang s'arrête. Il veut se rapprocher de la meurtrière, vains efforts ! ses membres s'engourdissent, ses lèvres se contractent, et son cœur a cessé de battre..... Il tombe au pied de la muraille.

Zénaire a saisi sa main. Cette main est déjà glacée comme le marbre des caveaux :

« — Il n'est plus !.... » s'est-elle écriée.

Puis, d'un son de voix déchirant : « — Non, » tu n'es pas mort, » reprend-elle. « Tu n'as » pu me quitter ainsi... ; tu n'aurais pu m'a- » bandonner avec cette froide barbarie..... » tu ne m'avais pas dit : ADIEU. »

De bruyantes clameurs parviennent jus- qu'à son oreille. On monte l'escalier de la tour. Seraient-ce des libérateurs, ou sont-ce de nouveaux bourreaux ? Elle entend prononcer son nom, et se détourne avec horreur de la porte qui se renverse sous la hache retentissante. Pour elle il n'est plus d'espérance ; elle a l'affreuse certitude qu'Alamède n'existe plus.

Elle arrête un instant ses yeux sur sa dépouille inanimée, sur ce lis flétri, dont les formes gracieuses et la beauté conservent encore leur éclat, même entre les bras de la mort... Elle s'enveloppe ensuite le visage de ses longs cheveux pour ne plus voir, ni être vue... Et, de sa couche funéraire, s'adressant aux soldats armés qui s'ouvrent vers elle un passage, elle exhale ces derniers mots :

« — Inconnus ! qui que vous soyez, vous » êtes inutiles dans ces lieux. Si vous arrivez » en sauveurs, je n'ai plus besoin de secours ; » si vous êtes des assassins, j'ai reçu le coup » de la mort. »

.....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....  
 .....

Cependant, à la fin du jour, ainsi qu'Alamède l'avait vu, une des tours de la citadelle avait été prise d'assaut; mais Amalric aussitôt y avait fait mettre le feu, avait fait couper la galerie crénelée qui de la tour menait au fort; et les écroulemens et les flammes que l'élève d'Éral avait pris pour des vertiges de son cerveau n'étaient rien moins qu'illusions.

Sur un bâtiment isolé, au milieu d'un embrâsement, les guerriers vainqueurs vont périr, lorsqu'un incident imprévu assure le triomphe à leurs armes. Tandis que tous les

preux d'Amalric combattaient au nord de la place, un des serviteurs du manoir (et c'était sans doute Izorin) ouvrait au midi la poterne à une poignée d'assaillans.

Bientôt, par ce passage secret, Raymond et ses braves cohortes s'introduisent dans le castel. Ils délivrent leurs devanciers; la victoire suit leurs bannières. Les sires de Sabran et de Simiane périssent de la main du monarque; la citadelle enfin est soumise; et, selon l'usage des héros en pareille circonstance, la garnison entière, généreusement sauvée de la honte, est passée au fil de l'épée (1).

Le roi Raymond, à peine débarqué à Marseille, s'était porté vers Aix à marches forcées. Des milices volontaires étaient venues de toutes parts, le long de la route, se ranger sous ses étendards: les partisans de Zénaïre avaient volé à sa rencontre; et son

---

(1) Raymond Bérenger finit par triompher des comtes de Toulouse et de Forcalquier. Il rétablit la paix en Provence. — Voyez *Histoire de Provence* de PAPON.

armée, grossie à chaque pas, était arrivée formidable sous les murs de la capitale. Là, en une bataille rangée, dans l'espace de quelques heures, Alphonse, complètement défait, avait perdu son nouveau trône, et avait fui vers ses états. Tandis que plusieurs légions poursuivaient ce chef détesté, le roi Raymond accourait au castel perfide, où déjà, par le bruit public, il savait sa fille captive.

Les ombres de la nuit couvraient la forteresse de Sabran. Raymond, vainqueur, a fait chercher de tous côtés son auguste fille. Inutiles perquisitions!... Les prisons et les souterrains, tout est vide, tout est désert. Aucun prisonnier au castel; et nul renseignement ne peut être donné par les défenseurs d'Amalric, qui tous ont péri dans l'assaut.

Des preux ont découvert, en un réduit obscur et caché, un varlet échappé par miracle au glaive exterminateur. Ce malheureux se nomme Orbas; il est traîné devant Raymond; et tel est le résultat de ses ré-

ponses aux diverses interrogations du monarque :

« C'est au donjon de la tour isolée de  
 » l'ouest que Zénaire avait été renfermée.  
 » Amalric, se voyant perdu, avait envoyé  
 » Orbas, le matin même, au hameau voisin,  
 » demander un poison actif à la magicienne  
 » Alfernie. Le sire de Sabran, ayant craint  
 » que les amans ne fussent sauvés par les  
 » assiégeans avant d'avoir succombé à la faim,  
 » avait résolu de les empoisonner, afin d'accom-  
 » plir à la fois son serment et sa vengeance.

» Orbas, selon les ordres de son maître,  
 » était sorti du castel par une issue secrète,  
 » et s'était rendu chez Alfernie. L'infâme con-  
 » fidente d'Amalric, n'ayant nul poison préparé,  
 » avait couru en chercher un chez quelque  
 » autre génie du mal, s'était fait attendre  
 » toute la journée; et le breuvage perfide  
 » n'avait pu être porté aux captifs qu'au mo-  
 » ment de la prise du fort. »

Quels affreux détails pour Raymond! Il n'en peut ouïr davantage, et court à la hâte au donjon. Autre surprise! autre mystère! les portes de la tour sont brisées; et la prison,

ouverte et vide, n'offre que les débris épars du vase empoisonné.

De nouvelles questions sont faites au serviteur d'Amalric; mais ses réponses sont peu claires; en voici les traits principaux :

« La poterne du midi avait été livrée par  
» un varlet du manoir, nommé Izorin, à des  
» guerriers que conduisait une femme. Cette  
» troupe s'était dirigée, pendant le tumulte  
» du combat, vers la tourelle des captifs, et  
» là s'était soustraite aux regards.

» Orbas, quelques momens après, cher-  
» chant à se cacher pour échapper au mas-  
» sacre général, croit avoir vu, par la fenêtre  
» d'un bâtiment donnant sur la rivière, une  
» barque fendant les flots. La femme incon-  
» nue, qui lui parut alors d'une taille gigan-  
» tesque, y dictait ses ordres à quatre soldats  
» faisant l'office de bateliers. Elle tenait dans  
» sa main un flambeau résineux. Izorin était  
» auprès d'elle, penché sur deux corps ina-  
» nimés, étendus au milieu de la nacelle.  
» Soudain la torche s'était éteinte; et la  
» barque mystérieuse, semblable à celle du  
» vieillard de l'Achéron passant les âmes aux

» sombres bords, avait disparu sous les té-  
» nèbres. Cette étonnante vision était-elle fan-  
» tastique ou réelle? Orbas n'ose rien affirmer.»

En quelle perplexité nouvelle cet incroyable récit a jeté l'âme de Raymond! Des recherches sont ordonnées; mais hélas! les nombreux soldats envoyés à la découverte parcourent inutilement les monts, les forêts et les plaines: ni la barque, ni les bateliers, ni l'inconnue, ni les cadavres, n'ont été vus sur aucune rive; Alfernie a fui du canton; toutes perquisitions sont vaines.

Zénaire et Alamède ne sont-ils plus, ou vivent-ils?... Ces questions restent à résoudre. Où sont leurs corps? nul ne le sait. Pourquoi se cacher, s'ils existent? En de semblables conjonctures, on peut tout se persuader ou rejeter toute hypothèse; on peut tout nier ou tout croire. Un fait certain, c'est que Raymond, triomphant et désespéré, règne sur la Provence paisible.